

Ce numéro est accompagné d'un supplément qui doit être délivré gratuitement.

LA

FÊTE D'AVANT-HIER...

IL Y A CENT ANS

Puisque nous nous plaisons à regarder parfois, derrière nous, à travers le passé qui se décolore, tout ce qui fut la vie de nos aïeux, il est un divertissement que je vous propose. Imaginons, si cela vous convient, qu'un homme d'il y a cent ans ait eu l'idée d'organiser une fête du genre de celle d'avant-hier, qu'il l'ait pu et qu'il l'ait fait. Notre fantaisie saute à pieds joints par-dessus toutes les objections possibles. Si le dix-huitième siècle n'a pas connu le Festival de charité, cette suprême invention du raffinement moderne, pour venir au secours des grandes infortunes publiques, il n'a pas ignoré ce que nous appelons des soirées au bénéfice de quelqu'un. Par exemple, en 1768, l'élégant comédien Racot de Grandval ayant quitté la scène, une représentation fut donnée à son profit. En 1776, Molé, souffrant d'une maladie, eut le produit d'un bal pour payer ses médecins.

Mme de Pompadour, désireuse d'aider le chanteur Jélyotte, ne trouva rien de mieux que de recueillir quantité d'objets précieux et de les mettre en loterie. N'en cherchons pas davantage pour étayer notre fiction. Le bénéficiaire de la fête, que nous supposons reste mystérieux; nous savons seulement que l'on souhaite offrir à l'élite des Parisiens l'ensemble des plaisirs les plus délicats et les plus rares. A qui s'adresser dans ce but, et comment procéder? Le prétexte nous est bon, si je ne me trompe, pour comparer les ressources d'autrefois à celles d'aujourd'hui.

D'abord, sur quel théâtre jettera-t-on son dévolu? Sur l'Opéra, naturellement. L'Académie royale de musique et de danse est installée, depuis le 31 octobre 1781, à la Porte-Saint-Martin. C'est une grande salle oblongue, à cinq rangs de loges supportées par des colonnes cannelées, drapées de velours rouge frangé d'or. Des groupes d'amours dorés, en relief sur un fond blanc, courent tout le long des balcons arrondis et rengorgés. Dans le ciel bleu pâle, entremêlé de légers nuages, du plafond, se disséminent des figures d'allégorie musicale. Les lumières croisées du lustre et des girandoles répandent leur clarté chaude, éblouissante, irisée. Le blanc et l'or, qui dominent partout, adoucissent les tons de pourpre de la décoration, et toute la salle apparaît ainsi comme dans une vapeur rosée. Ce théâtre s'est bâti en moins de trois mois, à l'ordre de la Reine et par les soins de l'architecte Lenoir, à qui le Roi a remis, le soir même de l'inauguration, le cordon de Saint-Michel. Le local est excellent pour la musique; il est également favorable à la danse des bals, grâce à ce plancher mobile, conçu par M. le duc de Bouillon et dont on peut, en quelques heures, recouvrir tout le parterre. J'aime à penser que notre organisateur a sollicité, avant tout, et obtenu le haut patronage de S. M. Marie-Antoinette pour son projet de gala. Aussitôt, ont dû commencer les longues négociations préparatoires.

Premièrement, il a conféré avec le ministre de la maison du Roi, M. Amelot, et avec l'intendant des menus, M. Papillon de la Ferté, lesquels n'ont pas tardé à la renvoyer devant le comité directeur de l'Académie royale. Ce comité a pour membres le compositeur Gossec, homme passablement hargneux; le chef d'orchestre Rey, et le chef des chœurs De la Suze, chacun tirant de son côté; les chanteurs Legros et Lainez, celui-ci baryton et celui-là ténor, qui guettent les occasions de se mettre en lumière; les deux maîtres de ballet Gardel, qui fait aussi bien que Vestris les pirouettes filées, et d'Auberval, qui a beaucoup d'esprit et encore plus de malice, et qui sera bientôt l'heureux époux de Mlle Théodore, une des plus aimables ballerines du moment; enfin, le secrétaire de l'Opéra, M. de la Salle, ennemi de tout le monde. En dehors de ces conférences officielles, il a fallu s'accoler officieusement avec Mlle Guimard, avec Mlle Sophie Arnould, avec M. le maréchal de Soubise, M. le duc de Lauraguais, M. le prince de Conti, M. de Beaujon lui-même, en un mot, avec toutes les puissances du chant et du ballet, et tous les abonnés de fastueuse galanterie. C'en est qu'après tous ces préliminaires qu'il est devenu possible d'esquisser un programme.

Il est bien entendu qu'on aura de tout dans cette soirée unique: de l'opéra, de l'opéra-comique, de la danse, de la comédie. La querelle n'est pas encore apaisée entre les glückistes et les piccinnistes. Quelle aubaine si l'on pouvait interpréter à la suite un fragment des deux rivaux! Les persuader ne sera pas facile, mais S. M. Marie-Antoinette, leur protectrice à tous deux, saura bien venir à bout de leur inimitié. Elle commence par raconter à Glück, le maître de sa jeunesse, sa curieuse aventure avec Piccinni. Le maestro napolitain arrivait à Paris, présenté par M. le marquis de Breteuil, notre ambassadeur à Naples, et la reine, pour lui faire honneur, eut envie de chanter, accompagnée par lui. Tandis qu'on allait chercher de la musique, Piccinni se mit au piano et préluda cinq minutes après, en apportant une partition de Glück, la seule qu'on eût trouvée dans le cabinet à musique de la Reine; de telle sorte que l'Italien déb

buta à la cour de France en accompagnant un air de l'Autrichien. L'auteur d'Orphée ne peut, évidemment, retenir un sourire à cette anecdote gaïement contée, et il consent à laisser chanter le chœur de son *Iphigénie*: « Célébrons notre reine », dont l'effet est toujours immense. Lainez en dira le solo. C'est la plus belle entrée de concert imaginable.

Quant à Piccinni, la souveraine lui a commandé récemment une tragédie lyrique, pour être jouée, à l'automne prochain, à Fontainebleau. C'est le *Didon* qu'il compose sur des paroles de M. Marmontel. En le priant un peu, Marie-Antoinette le décide à en détacher une scène à notre intention. Mme de Saint-Huberty prend, à cette occasion, connaissance de son rôle; elle en est ravie, et promet de chanter les imprécations de la reine de Carthage.

Va, cherche l'Italie...

En même temps, elle écrit à Moreau le jeune de lui dessiner un véritable costume antique; car elle veut essayer, pour l'Opéra, ce que Lekain a déjà essayé pour la tragédie et Noverre, plus timidement, pour le ballet. Moreau lui envoie de Rome un croquis qu'elle fait immédiatement exécuter. C'est une simple tunique violette, ample et sans le moindre retroussis. Ses cheveux n'auront d'autre ornement qu'un diadème d'or et ses brodequins se laceront sur ses pieds nus. Cette grande simplicité lui sied; encore qu'elle ne soit pas belle, mais la noblesse incomparable de ses attitudes et la puissante mobilité de son visage, empêchent de discerner ce qui est ordinaire chez elle. Le fait est qu'elle fait de Didon un personnage sublime, touchant, d'une vérité de passion criante, d'une formidable concentration de vie, et Louis XVI, grâce à elle, goûtera le chef-d'œuvre de Piccinni.

Du côté des chansons tendres et légères, nous avons Grétry et Mme Dugazon. Louise-Rosalie Dugazon n'a plus tout à fait la taille flexible et fine de ses jeunes années, mais elle est ravissante encore, et son talent est plus jeune que jamais. La voici telle que l'a peinte Isabey dans une miniature exquise: robe blanche, voile de mousseline noué sur le front et laissant transparaître des fleurs de volubilis étoilant ses cheveux frisés.

Elle chantera, de sa voix merveilleusement pénétrante et qui souligne les moindres intentions des paroles et de la musique, un air étranger à son répertoire, la fête des bonnes gens de *Colnette à la cour*, de Grétry. Il faut l'entendre moduler ce couplet. C'est à en perdre la tête:

L'amitié vive et pure
Donne ici des plaisirs vrais;
C'est la simple nature
Qui pour nous en fait les frais.
Gaieté franche, amour honnête,
Ramènent le bon vieux temps.
Chez nous c'est encor la fête,
La fête des bonnes gens.

Pour le ballet, on a éprouvé quelque embarras. On aurait souhaité un pas de Mlle Théodore, mais la jeune danseuse applaudie est la plus capricieuse des femmes: elle lit les livres de Jean-Jacques-Rousseau et se bat en duel au bois de Boulogne, mais, plusieurs fois, elle a eu maille à partir, pour refus de service, avec l'inspecteur de police Quidor. D'ailleurs, Mlle Guimard entend paraître sans rivale, et Mlle Guimard est toujours obéie. Cette célèbre ballerine, à qui l'on reconnaît la vivacité de Mlle de Camargo, qui sautait comme les nymphes, et le charme de Mlle Sallé, qui dansait comme les Grâces, fait remonter pour elle un ancien ballet du sieur de Buri, surintendant de la musique du roi: *Hilas et Zélis*. Les airs en ont vieilli, mais du moins, ils ne nuiront pas à sa danse. Pour le sujet, il ne semble pas manquer d'ingéniosité. La bergère Zélis aime le berger Hilas, lequel est aveugle. L'Amour promet de lui rendre la lumière; mais il ne promet pas que les tentations de ce monde ne le détourneront point du culte de sa beauté. Hilas, cependant, n'est nullement volage; il résiste sans balancer aux « plus charmants objets », mais il se jette aux genoux de la statue de Vénus, ou plutôt aux genoux de Zélis elle-même, qui a pris la place de la statue. Au trouble qu'il a ressenti en la voyant, le berger l'a reconnue et l'Amour chante, en les unissant:

Goûtez une si tendre ardeur,
Vivez dans le séjour tranquille,
Je vous le donne pour ayle,
Et je choisis le mien dans votre cœur.

Ce petit ballet, mêlé d'ariettes et d'airs, plaît à la foule. Mlle Guimard y représente une nymphe dont le berger dit:

Qu'elle exprime dans ses pas
Ce qu'il sent quand Zélis chante.

Elle porte un petit chapeau de paille, agrémenté d'un gros bouquet de roses rouges, haut posé sur sa chevelure poudrée. Sa robe est blanche, décolletée, tombant jusqu'à mi-jambes et galamment balonnée aux hanches par le vertugadin. Elle mime avec plus d'esprit que personne; elle danse avec un grand goût. Les chorégraphes affirment qu'elle a plus de grâce que d'exécution; mais on n'est pas nécessairement chorégraphe et connaisseur. Toujours est-il que le public idolâtre, le maréchal de Soubise plus que le public, et le banquier La Borde encore plus que le maréchal.

Nous voilà maintenant pourvus aux trois quarts. Notre organisateur se tourne vers le Théâtre-Français. S'arrêtera-t-il au tragique ou au comique? La tragédie est, d'abord, écartée faute de tragédiens et de tragédiennes à recette. Lekain est mort. Mort son émule Quinault-Dufresnes. Mort Mlle Le Couvreur. Quant à Mlle Clairon, elle s'est, depuis longtemps, retirée à Bayreuth, chez son fidèle margrave, et les soirs sont passés des triomphantes claironades de Voltaire. Il s'agit donc de se rabattre sur le genre comique, qui possède Mlle Contat, la Célimène des

Célimènes; Molé, le seul homme qui sache tomber aux pieds d'une femme, et Dugazon, l'acteur naturel par excellence. Molé ne veut pas trop s'afficher en ce moment: il lui est arrivé, l'an passé, une mésaventure un peu ridicule. Un auteur lui avait confié, roulé en façon de manuscrit, un cahier de papier blanc. Notre jeune premier a gardé plusieurs mois la prétendue pièce et l'a rendue intacte, à la première requision, en adressant au poète son opinion motivée sur son œuvre. L'historiette a été mise à la scène sous ce titre: *la Matinée d'un comédien de Persépolis*, et Dieu sait si l'on en a ri... Nous n'aurons, en fin de compte, que le second acte du *Misanthrope*, avec Mlle Contat, la charmieresse aiguë, ayant pour Alceste M. Dugazon, arraché, par la fantaisie de cette heure, à son répertoire familial.

La représentation se peut, en somme, accommoder ainsi, et je ne crains pas que nul s'en plaigne. On organisera un bal une autre fois: il faut toute une nuit pour poser le plancher de M. de Bouillon. Pour la loterie, on n'y pense pas. On estime que la soirée est suffisamment remplie. Les cinq rangs de loges, logettes, timbales, crachoirs, entrecolonnes et chaises, de poste, regorgent de spectateurs chamarrés, d'éclatantes spectatrices. Le maréchal de Soubise et le maréchal de Noailles se saluent de loin. Le lieutenant général d'Estrehan, va de loge en loge, ami de toutes les belles, confident de toutes les femmes. La duchesse de Villers, bratante, brillante, séduisante et bonne enfant, ne lui parle que du concert. Il complimente sur leur bonheur M. et Mme d'Angevilliers, dont le mariage s'est fait si longtemps attendre. La femme du financier de La Haye lui fait signe et il accourt: elle lui raconte avec humeur la grosse perle que son fils a faite au jeu contre M. de Fénélon, chez ce fiefé joueur, le marquis de Gellis: huit cent mille livres, en une nuit. D'Estrehan la console du mieux qu'il peut.

Sur la scène on rencontre le marquis François-Camille de Polignac, premier écuyer du comte d'Artois et l'un des gentilshommes les mieux tournés de la cour; M. Amelot, le ministre de la maison du Roi; M. de Clugny, M. de Sargine, M. de la Ferté, l'intendant des menus, le prince de Conti, qui partage avec Soubise et Beaujon le privilège de pensionner les ballerines, et cent autres. Le prince de Conti a cette originalité qu'il collectionne à grands frais des bagues de toutes les femmes qui l'ont approché, et sa collection est innombrable. Il va, de ce pas, coquetter avec l'opulente et blonde Mlle Duthey, dans sa loge, où il se trouve face à face avec le marquis de Montmorin, gouverneur et capitaine des chasses de Fontainebleau....

Le Roi et la Reine sont arrivés au commencement du spectacle et ils ne partent qu'à la fin. La Reine, surtout, a paru prendre à la fête un plaisir infini. Ils quittent la salle, où flotte, avec d'indéfinissables parfums, une brume impalpable de poudre musquée... Mais quel démon me pousse à supposer les menus détails de ce gala imaginaire? J'ai voulu simplement mettre en regard ce que l'on eût pu faire il y a un siècle, et ce que l'on fait aujourd'hui. Valons-nous mieux que nos devanciers? Nos devanciers valaient-ils mieux que nous?

J'ai montré les éléments des plaisirs d'autrefois et je ne juge rien ni personne...

FOURCAUD

Nos Echos

AUJOURD'HUI

A 6 heures, dîner au Grand-Hôtel, admission jusqu'à 6 heures et demi.
Pendant la durée du dîner, l'orchestre de M. Desgranges jouera dans la nouvelle salle de musique.

MENU

Potage crème à la Conti
Hors-d'œuvre
Alose de Seine saucée aux câpres
Pommes de terre à l'anglaise
Aloyau aux racines
Cervelles de veau en caisses à la parisienne
Poulardes de la Brèze au cresson
Salade
Petits pois à la française
Choux pralinés crème Chantilly
Glace au cacao
Dessert

Le salon des dames est ouvert aux voyageurs. Piano, tables de jeux. — Dîner à la carte au restaurant. — Le jour et la nuit, séances et leçons de billard, par M. Gibelin. — Café Divan.

Le programme du dîner-concert. — (Voir à la 4^e page.)

— Musée Grévin, 10, boulevard Montmartre. De onze heures du matin à onze heures du soir.

Français, 8 h. 1/4. — Les Effrontés.
Opéra-Comique, 7 h. 1/2. — Fra Diavolo. — Phélemon et Baucis.
Ambigu, 8 h. 1/2. — L'As de trèfle.

LE MONDE ET LA VILLE

M. le président de la République a chassé hier dans les tirés de Marly. Jules s'amuse.

Nous avons annoncé l'arrivée prochaine à Paris du prince Louis de Bavière et de sa jeune femme, la princesse de la Paz, sœur d'Alphonse XII.

De grands préparatifs sont en train, à l'Ambassade d'Espagne, pour une fête dont la date et le programme ne sont point encore définitivement arrêtés. Mais nous pouvons dire en toute assurance que cette fête sera à la hauteur des plus belles qu'aient encore données, à Paris, le duc et la duchesse de Fernan-Nunez, dont la grande hospitalité et la haute courtoisie sont proverbiales.

Les invitations, qui sont toutes prêtes, n'attendent plus que la fixation du jour, pour être lancées.

On a dit que les jeunes époux descendraient dans un de nos grands hôtels: l'hôtel Windsor ou l'hôtel du Rhin, a-t-on pensé.